

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Cohérence et autoportrait

Sergio Kokis

Number 80, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38660ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kokis, S. (1995). Cohérence et autoportrait. *Lettres québécoises*, (80), 7–9.

Cohérence et autoportrait

AUTO PORTRAIT
Sergio Kokis

*On doit avoir encore du chaos dans soi pour être capable
d'enfanter une étoile qui danse.*

F. Nietzsche

L'AUTO PORTRAIT EST, POUR LE PEINTRE, un exercice d'investigation des traces existentielles à travers les formes et les volumes d'une apparence humaine. Cette activité a un sens bien précis en dehors de son résultat final ; c'est une sorte de gymnastique pour bien dresser l'œil et la main à capter le temps qui passe. Au contraire, lorsque l'écrivain se réfère à lui-même, il vise un effet immédiat : celui de gagner de la cohérence aux yeux des lecteurs à travers la magie de ses mots. En effet, le langage a ceci de curieux, qu'il crée un ordre artificiel par le simple fait de la syntaxe. Même une juxtaposition de caractéristiques contradictoires, si elle est correctement formulée, constitue déjà une classe, et, comme telle, acquiert une identité et une cohérence interne. D'où le bavardage qu'on peut déployer à l'infini sur n'importe quelle trouvaille ; la preuve, les soi-disant sciences humaines, et en particulier la psychologie. Parler de soi est aussi, par ailleurs, enfiler un masque pour impressionner les spectateurs et les conduire par le bout du nez. Raconter une histoire, c'est déjà une autre chose puisqu'on se sert des artifices de la cohérence pour faire rêver, et cela est noble. Mais parler de soi pour se donner une cohérence... c'est un peu comme si on voulait se donner comme modèle, et loin de moi l'idée qu'il y ait des modèles à suivre.

La cohérence, voilà bien mon problème. Lorsque je le fige en phrases, ce moi de l'autoportrait prend des allures si cohérentes qu'il devient nécessaire, et c'est comme si j'étais devenu très sérieux ou déjà mort. En matière de cohérence, dans mon cas particulier, je ne trouve qu'une tendance à la rêverie doublée d'une fascination envers les jeux des formes et du langage. Sans autre but que l'activité elle-même. Et cela n'est pas sérieux du tout, même si je m'applique le plus sérieusement du monde à ne pas me laisser figer par les aspects sérieux de la vie.

Le carré bleu

Sur le mur de ma chambre, il y a un carré bleu. Disons : souvent bleu. Parfois, il est gris, à d'autres moments presque jaune, ou parsemé de flocons blancs tournant au plomb argenté. Je le préfère bleu. D'un bleu si intense qu'on dirait du noir, mais ponctué de petites lumières qui scintillent comme des clins d'œil ou comme des larmes. Puis, il s'éclaircit vers un violet presque mauve, tournant ensuite à nouveau au jaune. Il change sans arrêt, ce bleu étrange, inondant la chambre de ses nuances infinies et établissant une sorte de cycle auquel je n'arrive pas toujours à me conformer.

Les barreaux, je ne les vois presque pas. Si je les cherche, ils sont là ; il me faut cependant un effort pour les fixer. Sinon, ils ne sont que des cils qui brouillent légèrement le regard des yeux entrouverts, irisant mon bleu comme les ailes des moucherons sous la lumière du soleil. En fait, ces barreaux ne comptent plus. Je rêve à travers eux, malgré eux, et peut-être même à cause d'eux. Je ne sais pas quand cela a commencé.

La réalité extérieure existe, évidemment. Chacun le sait. Même qu'il existe plusieurs réalités, souvent contradictoires, mais rendues inertes par la cohérence généreuse du câble de la télévision ou les opinions des journalistes. Je cherche à m'en écarter autant que possible ; ici aussi, je ne fais que céder à un penchant naturel, sans effort. Et les grandes tragédies ne me font pas grand-chose. Les grandes tragédies se ressemblent tellement... Seuls les petits agacements, les mesquineries du quotidien peuvent me déconcentrer du carré bleu qui m'aide à rêver. C'est contre ces petites choses que je me bats, histoire de m'en délivrer le plus expéditivement possible et de pouvoir me replonger dans ce qui compte.

Comme des grandes tragédies, je me fiche aussi des grands débats de

*Substanz
alschaud
12/11/95*

l'humanité. Je sais que ça va se résoudre tout seul, petit à petit, et sans rien devoir aux lubies des esprits messianiques. Il fut un temps, toutefois, où ces polémiques, ces trucs dépourvus de sens comptaient beaucoup à mes yeux. J'étais jeune et je croyais alors que ma situation bâtarde gagnerait en harmonie si je disposais d'une belle théorie d'ensemble. Mieux encore, si le monde pouvait se plier à cette théorie. C'est que je me sentais passablement gêné, surtout devant les gens pour qui ça allait de soi d'avoir une famille, une appartenance, une patrie, un statut ou n'importe quelle certitude. Tout cela est bien fini. Non pas que je sois devenu plus à l'aise dans ma peau ; seulement, j'ai appris qu'il ne sert à rien de tout vouloir organiser — parfois ça empire les choses — et, aussi, que les autres sont souvent plus inconfortables que moi dans le moelleux de leurs certitudes.

Des questions, pas des réponses

D'autres thèmes si actuels comme l'art, la littérature, le sens de l'engagement de l'intellectuel ou l'herméneutique, je les considère tout aussi inutiles. Ces trucs sont aussi peu pertinents pour peindre un tableau ou pour écrire un livre que le sont les théories sociales lorsqu'il s'agit de tendre la main à celui qui souffre. Les gens les plus bavards sont d'ailleurs les moins capables d'agir quand vient le moment de le faire. J'aime encore, il est vrai, les textes philosophiques. Mais seulement ceux qui sont ouverts, qui posent des questions plutôt que d'y répondre. Autrefois, par exemple, je ne m'avouais pas qu'un gars comme Kierkegaard me touchait plus que toute la cathédrale d'un Hegel-Marx. Trop peu sûr de moi pour le faire. Même si je pensais que Sartre perdait son temps en délaissant la suite de *L'être et le néant* pour chercher à se faire aimer du prolétariat, je ne le disais à personne. J'allais jusqu'à vouloir comprendre les élucubrations sur l'art abstrait. Puis, arrivé du tiers monde en plein tumulte des métropoles, je me suis tapé des textes illisibles et tout à fait farfelus que pondaient les snobs de service, tout en sachant que ces derniers ne comprenaient rien à l'existence des êtres humains. Rien que pour me faire accepter. Aujourd'hui, après avoir fréquenté la souffrance de ceux d'ici, et la comparant à celle de là-bas, je peux me dire, le sourire aux lèvres, que je ne crois pas aux mythes ni aux religions en vogue. La souffrance, l'angoisse et la joie humaines sont infiniment plus complexes dans leurs affinités avec le jeu et le théâtre, et elles n'ont aucune commune mesure avec la banalité du désir sexuel. Même celui-ci, pourrait-on dire, est tellement désir et si peu sexuel. Parfois, je me dis aussi que si Jean-Paul avait trouvé une copine moins chiantة...

Mon alter ego

Je suis devenu très tolérant à l'égard de mes penchants. Alors je sors peu de ma chambre, et seulement pour vaquer à des tâches indispensables comme me procurer des livres, du matériel de peinture, de l'alcool, du tabac et d'autres munitions de bouche. Mon objectif est d'ailleurs celui de ne plus avoir à sortir pour gagner ma vie. Je suis du genre qui croit fermement qu'à force de vouloir la gagner, la vie, on finit



par la perdre. Cela aussi, je l'ai compris avec le temps, même si je connaissais depuis longtemps les vers de Maïakovski :

*Moi
pas un sou
mes vers m'ont mis à gauche,
il ne m'a jamais meublé
l'ébéniste.
Et sauf d'une chemise toujours fraîche
sincèrement
je n'ai besoin de rien.*

Ça fait cohérent, n'est-ce pas ? Surtout si j'escamote le personnage de mon *alter ego*, celui qui sort vaquer à toutes sortes d'occupations et qui me met dans des situations parfois insoutenables à cause de ses implications sociales. Un hyperactif, ni plus ni moins. Il travaille comme un forcené, il se fait un devoir de potasser des textes anciens sans aucune importance, il prétend discuter de philosophie et de sciences exactes, il gaspille mon temps précieux avec des briques sur la linguistique et la logique formelle, et rouspète sans cesse contre l'archaïsme de la langue française. Puis, au lieu de gagner notre pain sans effort, le pauvre bougre se passionne aussi pour son boulot, il invente des cours très abstraits pour des étudiants qui ne comprennent rien, et il gâche souvent mes écrits en les farcissant de tirades baroques que mon éditeur cherchera ensuite à me convaincre d'enlever. Non content de ces méfaits, il se laisse émouvoir par la souffrance du premier venu et se montre tout à fait incapable de dire non à des importuns. Outre l'angoisse qu'il me cause, je reste ensuite avec une sorte de mal de tête qui

commence dans les muscles de la nuque et qui monte à la surface du crâne, pour aller plonger en palpitations violettes derrière les orbites. Puis, tous ses soucis absurdes, qu'il cherche à effacer de ma conscience en se servant de la vodka comme *screen saver* mental. J'oublie alors de m'occuper des mesquineries du quotidien et je paye cher lorsque vient le temps de réparer les dégâts. Sans compter sa manie irritante de citer des trucs tropicaux et sous-développés à brûle-pourpoint, sans le moindre souci de rigueur ou de cohérence, pour les insérer pêle-mêle au détriment de l'articulation logique de la prose, simplement parce qu'il se souvient d'un misérable qu'il trouvait bien sympathique.

Voilà pour la cohérence. Quant aux tableaux, je les fais pour m'amuser. Je ne sais pas comment ils apparaissent dans ma tête et je ne sais pas comment bougent les pinceaux dans mes mains. La même chose pour l'écriture. Je m'en rends compte après coup ; et au contraire de ce que pense mon *alter ego*, je crois qu'ils se font tout seuls. Les livres qui me plaisent doivent pouvoir me faire rêver plus que mes propres images, sinon je ne les trouve pas bons. Les films et les tableaux aussi, comme d'ailleurs les femmes et les histoires que les gens racontent. Même les voyages ; et c'est pourquoi, après avoir tant voyagé, je préfère rester dans ma chambre. Les jeux me passionnent, toutes les sortes de jeux, de préférence ceux qu'on peut jouer tout seul.

Écrire en français

C'est vrai que la langue française est un peu vieillotte. Je la ressens parfois comme un carcan, surtout lorsque les adverbess qui me viennent à l'esprit ne sont pas dans le *Robert*, ou que telle tournure n'est pas de mise. Moins propice aussi à la poésie que des langues plus malléables et mélodieuses comme l'anglais ou le portugais du Brésil. Mais à l'opposé encore de mon *alter ego* qui vante d'autres idiomes lorsqu'il est à l'étroit, le français agit pour moi comme les barreaux de ma fenêtre bleue, en m'obligeant à plus de rigueur dans mes rêveries. Tel le corps d'une femme trop pudique, cette langue exige beaucoup de ruse de la part d'un amant sensuel. Souvent, elle répondra avec retenue, sans plus. Mais ses rares moments d'abandon peuvent être si lascifs et débridés qu'ils frôlent la perversion. Je pense à Céline. Celui qui la cultive a l'intense satisfaction de savoir qu'elle ne sera jamais la même car, si le premier venu peut faire gémir aussitôt la langue anglaise avec les accords d'un *rap*, la française exige un doigté de contrebassiste et des lèvres taillées pour le saxo.

La mémoire, les songes et les jeux

Des regrets ? Certes. Celui de ne m'être pas consacré aux mathématiques pures, de ne pas savoir jouer du bandonéon ou du violoncelle. Lorsque je lis des gars comme Conrad ou Hamsun, je regrette aussi d'avoir voulu étudier plutôt que d'avoir suivi mes penchants de vagabondage. Tiens, capitaine au long cours vers des destinations pleines d'aventures. Parfois même clochard... Par contre, ça m'irrite profondément lorsque les gens respectables me confondent avec mon *alter ego* et me demandent si la psychologie m'aide à créer. S'ils savaient quel borborygme sont ces schèmes construits pour figer l'être humain, et combien il faut se battre pour retrouver la vie derrière les



soi-disant cohérences... Heureusement qu'il y a la mémoire et les songes, les jeux, les amours et un tas de petites illusions opiniâtres qui me maintiennent éveillé.

Que de dégâts avec le langage et l'obsession de cohérence ! Quand je peins un autoportrait, l'équilibre perceptif et la ressemblance physique suffisent. Puis, les rides, les rictus et les cheveux blancs m'amuse parce qu'ils donnent des contrastes intéressants.

Parfois des phrases simples me disent davantage qu'un texte, car elles excitent la fonction onirique. C'est pourquoi la poésie m'enchant et me console plus que la prose. Comme lorsque Léo Ferré dit en dehors de tout contexte : *La solitude est une configuration particulière du mec.*

La Bibliothèque nationale du Canada a dressé une liste des écrits d'auteurs canadiens

en gros caractères

ouvrages publiés

grâce au Programme d'aide à l'édition d'écrits en gros caractères.



La danse éliminatoire de Michael Ondaatje, Jean Vanier et l'Arche de Kathryn Spink sont maintenant disponibles auprès de divers éditeurs.

Pour obtenir votre liste gratuite, veuillez vous adresser à :

Marketing et édition
Bibliothèque nationale
du Canada
395, rue Wellington
Ottawa, ON K1A 0N4

Téléphone : (613) 995-7969
Télécopieur : (613) 991-9871
ATME : (613) 992-6969
Internet : publications@nlc-bnc.ca